



ROSAMUNDE
PILCHER

September

ROMAN

**PRIX
CHARLESTON
POCHE**

SÉLECTION
2025



ROSAMUNDE PILCHER

SEPTEMBER

Septembre, quand la bruyère fleurit et colore de mauve les collines, est le mois des festivités en Écosse. Le village de Strathcroy n'échappe pas à la règle : un grand bal y est organisé en l'honneur des 21 ans de Katy Steynton. Pour les Aird et les Balmerino, les deux familles les plus influentes de la ville, c'est l'occasion de se retrouver, de rentrer à la maison pour ceux qui sont partis, et de faire de nouvelles rencontres.

Mais la vie réserve toujours des surprises, et quand la sulfureuse et imprévisible Pandora fait son apparition, la fête devient le théâtre de vieilles rancœurs et d'anciens secrets... Car après vingt ans d'absence, elle est bien décidée à briser le silence sur le scandale qui a entouré son départ...

Dans ce roman foisonnant, qui nous emmène au cœur des paysages inoubliables d'Écosse, Rosamunde Pilcher montre toute l'étendue de son talent de conteuse et de sa compréhension profonde de l'âme humaine.

Rosamunde Pilcher (1924-2019) est une romancière anglaise, titulaire de l'ordre de l'Empire britannique. Elle est l'autrice de 28 romans, qui ont rencontré un succès international avec des traductions dans 20 langues et plus de 60 millions de livres vendus dans le monde.

Traduit de l'anglais par Eliane Rizo

Texte intégral

ISBN : 978-2-38529-321-5



9 782385 293215

9,50 euros

Prix TTC France

Rayon :
Littérature étrangère



www.editionscharleston.fr

De la même autrice, aux éditions Charleston Poche

Les Pêcheurs de coquillages, 2024

Titre original : *September*

Copyright © 1990 by Robin Pilcher, Fiona Pilcher, Mark Pilcher
and Philippa Imrie

© Belfond 1992, 2003 pour la traduction française

Traduit de l'anglais par Eliane Rizo

Pour la présente édition :

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2025

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-321-5

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook

(Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston)

et sur TikTok (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Rosamunde Pilcher

SEPTEMBER

Roman

*Traduit de l'anglais
par Eliane Rizo*



MAI

Mardi 3 mai

Début mai, l'été arriva enfin en Écosse. Ce n'était pas trop tôt. L'hiver s'était attardé cette année-là, se cramponnant avec ses doigts d'acier et refusant de lâcher prise. Durant tout le mois d'avril, les âpres vents du nord-ouest avaient soufflé, arrachant les premières fleurs des genêts et roussissant les trompettes jaune vif des jonquilles. La neige recouvrait les sommets des collines et le fond des vallées, et les paysans, manquant cruellement de fourrage, emmenaient paître leurs bêtes sur les champs stériles où, à l'abri des murs de pierres sèches, elles se tenaient frileusement serrées les unes contre les autres en mugissant.

Même les oies sauvages, parties généralement dès la fin mars, avaient émigré pour les régions arctiques plus tard que d'habitude. Les derniers oiseaux avaient pris la direction du nord à la mi-avril, volant si haut dans le ciel qu'on aurait pu penser, en les

voyant passer en formations triangulaires, à des toiles d'araignées emportées par le vent.

Puis soudain, en l'espace d'une nuit, le climat capricieux des Highlands s'adoucit. Le vent vira au sud, apportant avec lui la brise légère et le temps clément dont tout le reste du pays profitait depuis plusieurs semaines déjà, en même temps qu'une bonne odeur de terre mouillée et de germination. La campagne se colora en vert tendre, les merisiers blancs, après les terribles épreuves qu'ils venaient de traverser, reprirent courage et déployèrent leurs branches qui se couvrirent aussitôt d'une nuée de flocons de neige. Tous les jardins fleurirent en même temps – le jasmin jaune côtoyant le crocus violet et la jacinthe bleu foncé. Les oiseaux se mirent à chanter et le soleil, pour la première fois depuis l'automne, ramena avec lui la chaleur.

Chaque matin, qu'il pleuve ou qu'il vente, Violet Aird se rendait à pied au village pour faire ses courses à l'épicerie de Mme Ishak. Elle achetait deux bouteilles de lait, le *Times* et tout ce dont peut avoir besoin une vieille dame qui vit seule. Parfois, en plein hiver, quand la neige formait un tapis très épais et qu'il y avait du verglas, elle s'abstenait de sortir, considérant que prudence est mère de sûreté. Mais c'était exceptionnel.

Le trajet n'était pas de tout repos. Après avoir descendu sur près d'un kilomètre la route qui passait à travers ce qui, autrefois, avait été le parc de Croy, la propriété d'Archie Balmerino, il lui fallait remonter la côte pour rentrer chez elle. Elle avait une voiture et il n'aurait tenu qu'à elle de la prendre, mais elle soutenait qu'avec l'âge, une fois qu'on commence à utiliser son véhicule pour des petites distances, on a tôt fait de perdre l'usage de ses jambes.

Durant les longs mois d'hiver, elle avait affronté cette expédition emmitouflée dans plusieurs épaisseurs de vêtements. Bottes fourrées, gros pulls, parka, écharpe, gants et bonnet de laine enfoncé jusqu'aux oreilles la protégeaient contre le froid. Ce matin, elle portait une jupe en tweed avec un gilet et avait même abandonné son bonnet. Le retour du soleil la mettait de belle humeur. Elle se sentait de nouveau débordante d'énergie et de jeunesse et le fait d'être enfin débarrassée de tous ces accessoires encombrants lui rappelait la joie qu'elle éprouvait, enfant, lorsqu'elle délaissait ses bas de laine noirs et que l'air frais chatouillait agréablement ses jambes nues.

Il y avait beaucoup de monde au magasin du village et elle dut faire la queue. Elle ne s'en plaignit pas, car cela lui donna le temps de bavarder avec les autres clients, qui étaient tous des visages familiers. Elle eut tout loisir de s'extasier sur le temps, de demander à quelqu'un des nouvelles de sa mère et de regarder un petit garçon choisir, après moult hésitations, un paquet de Dolly Mixtures, qu'il entreprit de payer avec son argent de poche. Il n'était pas pressé. Mme Ishak attendit patiemment qu'il se décide, puis elle rangea le paquet de friandises dans un petit sac en papier et prit les pièces qu'il lui tendait.

— Ne mange pas tout à la fois, sinon tu vas t'abîmer les dents, l'avertit-elle. Bonjour, madame Aird.

— Bonjour, madame Ishak. Quelle belle journée nous avons !

— Quand j'ai vu le soleil briller, ce matin, je n'en ai pas cru mes yeux.

D'habitude, Mme Ishak, qui avait quitté la chaleur torride du Pakistan pour les climats du Nord, était enfouie sous plusieurs épaisseurs de gilets divers et

variés et elle se réfugiait dès qu'elle le pouvait contre un radiateur qu'elle avait installé derrière le comptoir. Aujourd'hui, elle avait l'air radieuse.

— J'espère que le froid ne va pas revenir, poursuivit-elle.

— Je ne crois pas. L'été est là, maintenant. Ah, merci, vous avez pensé à mon lait et à mon papier. Edie veut de la cire et un rouleau de Sopalin. Et il me faudrait aussi une demi-douzaine d'œufs.

— Si votre panier est trop lourd, je peux envoyer M. Ishak vous le porter chez vous en voiture.

— Non, non, je vous remercie mais je me débrouillerai.

— Il y a un bon bout de chemin jusqu'ici.

Violet sourit.

— Si vous saviez comme cela me fait du bien de marcher !

Et comme à l'accoutumée, elle rentra chez elle, à Pennyburn, son panier à provisions à la main. Elle passa devant les rangées de petites maisons, dont les fenêtres réfléchissaient les rayons du soleil et dont les portes, grandes ouvertes, laissaient pénétrer l'air chaud, puis elle franchit le portail de Croy et gravit à nouveau la colline. La route était une voie privée qui débouchait sur l'arrière de la grande bâtisse et Pennyburn était située juste au-dessus, à flanc de coteau, au milieu de champs en pente raide. On y accédait par une allée bordée d'une haie de hêtres impeccablement taillée et quand on arrivait au tournant, on ne pouvait s'empêcher d'éprouver quelque soulagement à la pensée qu'on n'avait plus de côte à monter.

Violet, qui commençait à fatiguer sous le poids de sa charge, changea son panier de main et réfléchit à ce qu'elle allait faire pendant le reste de la

journée. Ce matin, c'était le jour où Edie venait l'aider, ce qui signifiait que Violet pourrait lui confier la maison et se consacrer entièrement à son jardin. Ces derniers temps, il avait fait trop froid pour s'en occuper et cette absence de soins lui avait été fatale. Après ce long hiver, la pelouse était toute flétrie et couverte de mousse. Peut-être devrait-elle passer la herse sur le gazon pour aérer la terre. Après cela, il lui faudrait répandre une bonne couche de compost sur le massif de rosiers. Cette perspective la combla d'aise. Elle était impatiente de se mettre au travail.

Elle hâta le pas. C'est alors qu'elle aperçut une voiture inconnue garée devant la maison. Elle comprit aussitôt que le jardin devrait attendre encore un peu. Elle avait une visite. Cela tombait bien mal. Qui était-ce donc ? Qui allait obliger Violet à s'asseoir pour bavarder au lieu de vaquer à ses occupations ?

La voiture était une jolie petite Renault et aucun indice ne permettait de deviner qui en était le propriétaire. Violet entra chez elle par la porte de la cuisine et trouva Edie devant l'évier, en train de remplir la bouilloire.

Elle déposa son panier sur la table.

— Qui est-ce ? chuchota-t-elle en désignant du doigt la pièce à côté.

Edie articula dans un murmure :

— Mme Steynton. De Corriehill.

— Depuis quand est-elle là ?

— Elle vient juste d'arriver. Je lui ai dit d'attendre au salon. Elle a quelque chose à vous dire.

Edie ajouta en reprenant sa voix normale :

— Je vous prépare du café pour toutes les deux et je vous l'apporte tout de suite.

N'ayant pas la moindre excuse pour se dérober, Violet alla rejoindre sa visiteuse. Verena Steynton

contemplant le jardin, debout devant la fenêtre du salon baigné de lumière. Lorsque Violet entra dans la pièce, elle se retourna.

— Oh, Violet, je suis désolée. Je me sens vraiment confuse. J'ai dit à Edie que je reviendrais une autre fois, mais elle m'a assuré que vous seriez de retour d'ici une minute ou deux.

C'était une femme d'une quarantaine d'années, grande et mince, et toujours tirée à quatre épingles. Ce en quoi elle se distinguait des autres femmes du voisinage qui, pour la plupart, étaient des campagnardes qui n'avaient ni le temps ni le goût de s'apprêter. Aux yeux des gens du cru, Verena et son mari Angus étaient des nouveaux venus, car ils n'étaient installés à Corriehill que depuis dix ans tout au plus. Avant, Angus travaillait à Londres comme agent de change, mais ayant fait fortune et souhaitant fuir la jungle urbaine, il avait acheté Corriehill, à une quinzaine de kilomètres de Strathcroy, avait déménagé avec sa femme et sa fille, Katy, et s'était mis en quête d'une autre activité moins épuisante. Il avait fini par trouver à Relkirk une petite fabrique de bois de construction qu'il avait réussi en quelques années à transformer en une affaire des plus prospères.

Quant à Verena, c'était une femme active, elle aussi. Elle s'occupait d'un organisme, « Découvrir l'Écosse », qui proposait à des touristes américains des circuits en car et des séjours chez l'habitant. Isobel Balmerino s'était laissé embarquer dans cette entreprise, et c'était loin d'être de tout repos. Violet ne voyait pas de moyen plus éreintant d'arrondir ses fins de mois.

D'un point de vue social, les Steynton avaient beaucoup apporté à la communauté. À la fois chaleureux et sans prétentions, généreux et hospitaliers, ils ne

ménageaient ni leur temps ni leurs efforts pour participer à l'organisation de kermesses, jeux et autres manifestations destinées à collecter des fonds.

Malgré tout, Violet ne voyait pas pourquoi Verena était venue lui rendre visite.

— Je suis très contente que vous m'ayez attendue. J'aurais été tellement déçue de vous rater. Edie est en train de nous préparer un peu de café.

— J'aurais dû téléphoner avant, mais j'étais en route pour Relkirk quand, brusquement, j'ai eu l'idée de faire un saut chez vous. Cela m'est venu tout d'un coup. Vous ne m'en voulez pas, j'espère ?

— Oh non, pas le moins du monde, mentit effrontément Violet. Asseyez-vous donc. Malheureusement, j'ai bien peur que le feu n'ait pas encore été allumé dans la cheminée, mais...

— Grand Dieu, qui aurait besoin de feu par une journée pareille ? N'est-ce pas merveilleux de voir enfin le soleil ?

Elle s'installa sur le canapé et croisa avec élégance ses longues jambes. Violet se laissa tomber avec beaucoup moins de grâce dans son fauteuil attitré.

Puis elle décida d'entrer dans le vif du sujet.

— Edie m'a dit que vous vouliez me parler de quelque chose.

— J'ai pensé que... vous étiez sans doute la personne la mieux placée pour m'aider.

À ces mots, le cœur de Violet se serra. Elle imagina qu'on allait la solliciter pour quelque vente de charité, kermesse ou concert de bienfaisance et lui demander de tricoter des couvre-théières, de vendre des tickets de tombola ou de prononcer le discours d'ouverture.

— Vous aider ? articula-t-elle d'une voix défaillante.

— En vérité, c'est plutôt de conseils dont j'ai besoin. Voyez-vous, j'ai l'intention de donner une soirée dansante.

— Une soirée dansante ?

— Oui, en l'honneur de Katy. Elle va avoir vingt et un ans.

— Mais comment pourrais-je vous conseiller ? Cela fait une éternité que je n'en ai pas organisé. Vous feriez mieux de vous adresser à quelqu'un de plus à la page. Peggy Ferguson-Crombie ou Isobel, par exemple.

— Je me disais qu'avec votre expérience... Vous vivez ici depuis si longtemps... Je voulais avoir votre avis.

Violet était embarrassée. Elle cherchait ce qu'elle pourrait bien répondre quand Edie apporta le café.

Celle-ci déposa le plateau sur le tabouret placé devant la cheminée.

— Vous voulez des biscuits ? demanda-t-elle.

— Non, merci, Edie, c'est parfait.

Edie quitta la pièce. Un instant après, on entendit le vrombissement de l'aspirateur dans l'escalier.

Violet servit le café.

— Qu'est-ce que vous envisagiez pour cette soirée ?

— Oh, vous savez bien. Des danses folkloriques, enfin ce genre de choses.

Violet se dit qu'elle ne savait pas du tout.

— Avec des platines et quelques couples qui dansent dans le hall ? fit-elle.

— Non, pas ça. Un vrai bal. Nous ferons les choses en grand. Il y aura un chapiteau dressé dehors, au milieu de la pelouse...

— J'espère qu'Angus a les moyens.

Verena ne tint aucun compte de cette remarque et poursuivit imperturbablement.

— ... et un orchestre pour la musique. Bien sûr, nous utiliserons le hall, mais seulement pour nous asseoir. Et le salon aussi. Mais je suis certaine que Katy voudra une discothèque pour ses amis londoniens – c'est très à la mode. Dans la salle à manger peut-être... Nous pourrions la transformer en cave ou en grotte...

Caves, grottes... songea Violet. Verena a tout prévu. C'est une excellente organisatrice.

Violet lança timidement :

— Vous n'avez rien laissé au hasard.

— Et Katy pourra inviter ses amis qui habitent dans le Sud... Nous devons trouver des lits pour eux, évidemment...

— Avez-vous parlé à Katy de votre projet ?

— Non, vous êtes la première personne à qui j'en parle.

— Et si elle n'avait pas envie d'un bal ?

— C'est impossible. Elle a toujours adoré recevoir.

Connaissant Katy, Violet se dit que sa mère avait probablement raison.

— Et quand aura-t-il lieu ?

— En septembre, je pense. C'est le moment idéal. Il y a beaucoup de gens qui sont là pour la chasse et tout le monde est encore en vacances. Le 16 serait parfait car à cette époque de l'année, la plupart des enfants ont déjà réintégré leur pensionnat.

— Nous ne sommes qu'en mai. Septembre est encore loin.

— Je sais, mais il n'est jamais trop tôt pour fixer une date et commencer les préparatifs. Il va falloir louer le chapiteau, passer commande auprès du traiteur, faire imprimer les cartes d'invitation...

Elle eut soudain une dernière trouvaille :

— Et, Violet, que diriez-vous de guirlandes électriques qui longeraient l'allée jusqu'à la maison ?

C'était un projet ambitieux.

— Cela va vous donner énormément de travail.

— Non, pas vraiment. L'« invasion » sera terminée d'ici là – n'oubliez pas que nos touristes cessent de venir à partir de la fin août. Je pourrai me consacrer entièrement à cette réception. Avouez que j'ai eu une excellente idée, Violet. Oh, et puis pensez à tous les gens vis-à-vis de qui je vais enfin pouvoir m'acquitter de mes obligations. Nous pourrons tous les expédier d'un seul coup. Y compris les Barwell.

— Je ne crois pas que je connaisse les Barwell.

— Non, sans doute pas. Ce sont des collègues de travail d'Angus. Nous sommes allés dîner deux fois chez eux. Les deux fois, nous nous sommes ennuyés à mourir. Nous ne leur avons jamais rendu l'invitation, pour la simple et bonne raison que nous ne voyions vraiment pas à qui nous aurions pu infliger une soirée en compagnie de gens aussi assommants. Et ce ne sont pas les seuls, ajouta-t-elle. Quand j'en parlerai à Angus, il ne fera aucune difficulté pour signer quelques chèques.

Violet plaignit le pauvre Angus.

— Qui d'autre allez-vous inviter ?

— Oh, tout le monde. Les Milburn, les Ferguson-Crombie, les Buchanan-Wright, la vieille Lady Westerdale et les Brandon. Et puis les Stafford. Leurs enfants sont grands, maintenant, ils pourront venir, eux aussi. Et à cette date, les Middleton devraient être rentrés du Hampshire et les Luard du Gloucestershire. Nous allons établir une liste. Je vais épingler une feuille de papier sur le panneau d'affichage de la cuisine et à chaque fois qu'un nom me viendra à l'esprit, je l'ajouterai. Bien sûr, vous ferez

partie des invités, Violet. Ainsi qu'Edmond, Virginia et Alexa. Et les Balmerino. Isobel organisera un dîner pour moi, j'en suis certaine...

Soudain, tout cela parut presque comique à Violet. Elle laissa ses pensées remonter le cours du temps et des événements tombés dans l'oubli lui revinrent à la mémoire. Un souvenir en entraînait un autre. Elle lança alors sans réfléchir :

— Vous devriez envoyer une invitation à Pandora.

Puis elle se demanda ce qui lui avait pris de suggérer une chose pareille.

— Pandora ?

— La sœur d'Archie Balmerino. Quand on pense à des soirées, on pense aussitôt à Pandora. Vous ne l'avez pas connue, bien sûr.

— Non, mais j'en ai beaucoup entendu parler. Je ne sais pas pourquoi, mais il n'y a pas un seul dîner où son nom ne soit prononcé. Vous croyez qu'elle viendrait ? Cela fait quand même plus de vingt ans qu'elle est partie d'ici.

— C'est vrai. Je suis stupide. Mais pourquoi ne pas essayer ? Quel coup de fouet cela donnerait au pauvre Archie ! Et si quelque chose est capable de ramener cette âme vagabonde à Croy, c'est bien un bal avec tout son tralala.

— Alors vous êtes d'accord avec moi, Violet ? Vous me conseillez d'en organiser un ?

— Oui. Si vous avez l'énergie et les moyens de le faire, je pense que c'est une excellente et généreuse idée. Désormais, nous allons tous vivre dans l'attente de ce jour merveilleux.

— Ne dites rien avant qu'Angus ne soit au courant.

— Pas un mot.

Verena sourit d'un air satisfait. Puis une pensée lui traversa l'esprit :

— J'aurai une excuse toute trouvée pour m'acheter une robe neuve, annonça-t-elle.

Mais Violet n'avait pas ce genre de problème.

— Moi, je mettrai ma robe en velours noir, dit-elle à Verena.

2

Jeudi 12 mai

La nuit avait été courte et il n'avait pas dormi. Le jour allait bientôt se lever. Il avait pensé que, pour une fois, il n'aurait aucun mal à dormir, car il était fatigué, épuisé même. Épuisé par trois jours où il avait fait exceptionnellement chaud à New York ; trois jours où il n'avait pas eu une minute à lui, entre les petits déjeuners et les déjeuners d'affaires, les réunions et les discussions interminables ; trois jours où il avait bu trop de Coca et de café noir, où il avait été invité à trop de cocktails et de soirées ; trois jours où il avait manqué d'activité physique et d'air pur.

Finalement, il était parvenu à ses fins. Mais cela n'avait pas été facile. Harvey Klein était quelqu'un de coriace, et il avait fallu faire preuve de persuasion pour le convaincre que c'était la meilleure solution et le seul moyen de pénétrer le marché anglais. Le projet de campagne publicitaire que Noël avait

présenté à New York, avec calendrier, maquettes et photos, avait été approuvé. Le contrat en poche, Noël pouvait désormais rentrer à Londres. Le temps de boucler sa valise, donner un coup de fil de dernière minute, ranger ses documents et sa calculette dans son porte-documents, répondre au téléphone (c'était Harvey Klein qui lui souhaitait un bon voyage), descendre l'escalier, régler sa note d'hôtel, héler un taxi et il filait déjà à l'aéroport Kennedy.

À la tombée de la nuit, Manhattan avait, comme toujours, quelque chose de féerique, avec ses gratte-ciel dressant leurs hautes silhouettes étincelantes vers les cieux et ses voitures déversant leurs flots de lumière le long des voies express. C'était une ville capable de dispenser, à sa façon tapageuse et généreuse, tous les plaisirs dont on pouvait rêver.

Lors de ses visites antérieures, il en avait pleinement profité, mais cette fois, il n'avait pas eu une seule occasion de se distraire, et il ressentait une pointe de regret à s'en aller ainsi, comme s'il avait dû quitter une merveilleuse soirée avant d'avoir eu le temps de s'amuser.

Une fois arrivé à l'aéroport, le taxi le laissa juste devant le terminal BA. Il fit sagement la queue, se présenta à l'enregistrement, déposa sa valise puis se rendit directement à la salle d'embarquement. Il acheta une bouteille de scotch à la boutique duty-free, ainsi que *Newsweek* et une revue de publicité au kiosque. Ensuite il s'affala, complètement épuisé, sur le premier siège venu et attendit tranquillement qu'on annonce son vol.

Avec l'accord de Wenborn et Weinburg, il voyageait en première classe – ce qui lui permettait d'allonger ses grandes jambes – et il avait demandé à être placé près d'un hublot. Il enleva sa veste et s'installa

confortablement. Il mourait de soif. Il se dit que ce serait une chance inespérée si personne ne venait s'asseoir à côté de lui, mais il dut bientôt déchanter car un individu grassouillet en costume bleu marine à fines rayures ne tarda pas à prendre possession du fauteuil voisin. Après avoir hissé à bout de bras sacs et paquets divers dans le compartiment à bagages, l'homme se laissa tomber de tout son poids sur le siège en s'étalant largement.

Il occupait énormément de place. Malgré la fraîcheur qui régnait à l'intérieur de l'avion, le nouveau venu avait trop chaud. Il sortit un mouchoir de soie de sa poche et s'en tamponna le front, puis il se souleva péniblement et se pencha en avant pour attacher sa ceinture, en trouvant le moyen d'envoyer un coup de coude à Noël.

— Excusez-moi. L'avion est plein, aujourd'hui.

Noël n'avait pas envie de faire la conversation. Il hocha la tête en souriant et déplia ostensiblement son *Newsweek*.

Ils décollèrent. On leur servit des cocktails, puis le dîner. Noël n'avait pas faim, mais il mangea quand même, histoire de passer le temps. L'énorme Boeing 747 entama alors en vrombissant sa traversée de l'Atlantique. Après le repas, on leur projeta un film. Noël l'ayant déjà vu à Londres, il demanda à l'hôtesse de lui apporter un whisky-soda, qu'il but à petites gorgées, en agitant doucement son verre, faisant durer le plaisir au maximum. Ensuite, on éteignit les lumières et les passagers sortirent oreillers et couvertures. Le gros homme croisa les mains sur son ventre et se mit à ronfler bruyamment. Noël ferma les paupières, mais il les rouvrit aussitôt car il avait l'impression d'avoir du sable dans les yeux. Ses pensées défilaient à toute allure dans sa tête. Son cerveau avait

fonctionné à plein régime durant les trois derniers jours et voilà qu'il refusait de marcher au ralenti.

Noël se demanda pourquoi il n'éprouvait pas le moindre sentiment de triomphe. Il avait pourtant réussi à décrocher le précieux contrat. L'affaire était dans le sac – expression on ne peut plus appropriée s'agissant des sacs Saddlebag. *Saddlebag* – sacoche, ou plus exactement « sac de selle ». C'était un de ces mots qui, à force d'être répété, finissait par se vider de son sens. Et pourtant, il en avait du sens. Il en avait même beaucoup, pas seulement pour Noël Keeling, mais aussi pour Wenborn et Weinburg.

Saddlebag. Une compagnie née dans le Colorado. C'est là que les affaires avaient démarré, plusieurs années plus tôt, avec la fabrication de produits en cuir de qualité supérieure destinés à la corporation des propriétaires de ranchs. Selles, brides, courroies, rênes et bottes de cheval, toutes marquées de la célèbre estampille représentant un sabot entouré de la lettre S.

Après ces modestes débuts, l'entreprise avait vu sa réputation et ses ventes se développer à l'échelle de l'ensemble du pays, finissant par devancer tous ses concurrents. Elle avait étendu son secteur d'activité à d'autres articles – bagages, sacs à main, accessoires de mode, chaussures et bottes –, confectionnés à la main, dans les plus belles peaux. Le logo Saddlebag était devenu un symbole de réussite sociale, rivalisant avec Gucci ou Ferragamo, et les prix avaient suivi la même courbe. Le prestige de la marque était tel que les touristes de passage aux États-Unis qui voulaient rentrer chez eux avec un cadeau réellement impressionnant choisissaient invariablement une gibecière Saddlebag ou une ceinture en cuir repoussé avec une boucle dorée.

C'est alors que le bruit courut que la firme avait l'intention de s'attaquer au marché britannique en installant des points de vente dans des magasins soigneusement sélectionnés. Charles Weinburg, le patron de Noël, eut vent de cette rumeur tout à fait par hasard, lors d'un dîner à Londres au cours duquel quelqu'un avait laissé échapper cette information. Le lendemain matin, Noël, vice-président et directeur artistique de la société, avait été convoqué dans son bureau.

— Il me faut ce contrat, Noël. Actuellement, seule une poignée de gens connaît cette marque, ici. Chez Saddlebag, ils vont avoir besoin d'une campagne de publicité intensive. Pour l'instant, nous avons une longueur d'avance sur les autres et si nous savons nous y prendre, l'affaire est à nous. Hier soir, j'ai appelé New York et demandé à parler à Harvey Klein, le président de Saddlebag. Il est d'accord pour nous rencontrer, mais il exige une présentation complète de notre campagne – maquettes, slogans, calendrier, plan médias... enfin, la totale. Quelque chose de soigné, avec photos impeccables sur papier glacé... Vous avez deux semaines. Voyez avec le service artistique ce que vous pouvez faire. Et pour l'amour du ciel, trouvez-moi un photographe capable de prendre en photo un modèle masculin sans qu'il ait l'air d'une gravure de mode – je veux qu'il ressemble à un homme. Dénichez s'il le faut un authentique joueur de polo – son prix sera le mien...

Voilà neuf ans que Noël Keeling travaillait pour Wenborn et Weinburg. Neuf ans. Dans la publicité, on demeure rarement aussi longtemps dans la même société, et il arrivait à Noël de s'étonner d'y être encore. Beaucoup de ses collègues, qui avaient son âge et avaient démarré en même temps que lui,

étaient partis soit pour d'autres agences, soit pour fonder la leur. Mais Noël était resté.

Les raisons d'une telle constance étaient à rechercher dans sa vie personnelle. À vrai dire, au bout d'un ou deux ans, il avait sérieusement envisagé de quitter la société. Il était mal dans sa peau, insatisfait, et même son travail ne l'intéressait pas vraiment. Il rêvait d'élargir son champ d'action ; il aurait voulu s'installer à son compte, abandonner la publicité et se lancer dans la spéculation boursière. La tête pleine de combines capables de lui rapporter un million de dollars d'un coup, il savait que c'était juste le manque de capitaux qui le retenait. Mais il ne disposait d'aucune mise de fonds et il faillit sombrer dans le désespoir, déprimé par toutes ces occasions loupées.

Et puis, quatre ans plus tôt, les choses avaient changé dramatiquement. Il était alors âgé de trente ans, célibataire, et passait le plus clair de son temps avec ses nombreuses petites amies, sans se douter que cette vie chaotique n'aurait qu'un temps. Mais sa mère était morte brusquement et, pour la première fois, Noël s'était retrouvé financièrement à l'aise.

Ce décès avait été tellement brutal que, pendant un certain temps, il refusa d'admettre l'idée que sa mère avait disparu définitivement. Il lui avait toujours été très attaché, mais d'une façon distante et dénuée de sentimentalité, la considérant avant tout comme quelqu'un qui lui procurait à boire et à manger, des vêtements propres et un lit bien chaud, et lui apportait un soutien moral quand il en avait besoin. En outre, il respectait son indépendance d'esprit et le fait qu'elle n'était jamais intervenue dans sa vie d'adulte. Cela n'empêchait pas Noël d'être irrité par certains de ses comportements. Ce qui l'agaçait tout particulièrement, c'était l'habitude qu'elle avait de

s'entourer d'une bande de va-nu-pieds qui la suivait partout. Elle les appelait ses amis. Noël préférait les appeler des parasites. Elle ne faisait aucun cas de son attitude cynique, et vieilles filles délaissées, veuves éplorées, artistes désargentés et comédiens au chômage continuaient à affluer vers elle comme des papillons de nuit attirés par la flamme d'une bougie. Cette générosité à l'égard de n'importe qui, Noël la jugeait à la fois stupide et égoïste, car tout se passait comme s'il n'y avait jamais d'argent pour les choses qu'il trouvait, lui, primordiales.

Lorsqu'elle était morte, son testament illustra parfaitement cette prodigalité malavisée. Elle laissait une jolie somme d'argent à un jeune inconnu qu'elle avait pris sous son aile et que, pour une raison ou pour une autre, elle désirait aider.

Pour Noël, ce fut un coup dur. Profondément blessé – tout comme son porte-monnaie –, il éprouvait un sentiment de rancœur impuissante. Cela ne servait à rien de fulminer, puisqu'elle n'était plus là pour l'entendre. Il ne pouvait pas s'expliquer avec elle, l'accuser de déloyauté ou lui demander des comptes. Sa mère était partie, complètement hors d'atteinte. Il l'imaginait, à l'abri de son courroux, au-dessus de quelque gouffre ou de quelque rivière infranchissable, dans un paysage baigné de soleil, au milieu de champs, d'arbres et de tout ce qui correspondait à l'image qu'il se faisait du paradis. Elle était sans doute en train de se moquer de lui le plus innocemment du monde, ses yeux noirs brillant d'un éclat malicieux, insensible, comme toujours, aux récriminations de son fils.

N'ayant plus que ses deux sœurs à qui rendre la vie impossible, il tourna le dos à sa famille et concentra toute son énergie sur le seul élément stable qui lui

restait – son travail. C'est alors qu'à sa grande surprise et à la stupéfaction de ses supérieurs, il découvrit – de justesse – qu'il avait non seulement de l'intérêt pour la publicité, mais que c'était un domaine dans lequel il excellait. Dès que la succession de sa mère fut liquidée et que la part lui revenant fut déposée à la banque, ses fantasmes de grosses mises et de gains rapides s'envolèrent définitivement. Noël s'aperçut également que gagner de l'argent avec la fortune hypothétique de quelqu'un d'autre n'était absolument pas la même chose que déboursier le sien. Il veillait sur son solde avec un soin jaloux, le protégeant comme si c'était un enfant, et n'était pas prêt à lui faire courir le moindre risque. C'est ainsi que, très modestement, il s'acheta une voiture neuve et commença à prospecter pour trouver un autre endroit où habiter...

La vie suivait son cours. Cependant, la jeunesse de Noël était passée et ce n'était plus la même vie qu'avant. Il finit par en prendre son parti et découvrit aussi qu'il était incapable de continuer à en vouloir à sa mère. Nourrir dans son cœur un inutile ressentiment était beaucoup trop épuisant. De plus, elle lui manquait. Ces dernières années, il l'avait très peu vue, retirée qu'elle était au fin fond du Gloucestershire. Pourtant, elle était toujours là – que ce soit à l'autre bout du fil ou au terme d'un long voyage en voiture, quand on sent qu'on ne peut plus supporter la touffeur de l'été dans les rues de Londres. Peu importe que vous veniez seul ou que vous emmeniez avec vous une demi-douzaine d'amis pour le week-end, il y avait toujours de la place et l'accueil était toujours parfait : nourriture délicieuse, feux de bois, fleurs odorantes, bains chauds, lits douilletts, vins fins...

Tout s'était envolé. La maison et le jardin, vendus à des étrangers. La bonne odeur qui régnait dans